

LE VOYAGE DE L'ARCHIDUC JEAN EN RUSSIE (1837) OU L'ART DE PRESERVER LA PAIX

FRANÇOISE KNOPPER

Le tsar Nicolas I^{er} invita l'empereur d'Autriche Ferdinand I^{er} à assister en août 1837 aux manœuvres militaires qui allaient se dérouler dans les steppes méridionales de la Russie, près de Kiev et de Voznessensk, qui se devaient d'être particulièrement spectaculaires et auxquelles étaient aussi conviés d'autres chefs des armées européennes ¹. Mais Ferdinand, qui régna de 1835 à 1848, souffrant de déficiences physiques et mentales, la gestion des affaires était assurée par deux archiducs, Ludwig et Franz Karl, et par deux ministres, Kolowrat-Liebsteinsky et Metternich. Dans le cadre de sa fonction de chancelier, c'est Metternich qui avait la charge de la politique extérieure et était l'homologue de Nesselrode ; il conseilla à l'empereur Ferdinand d'envoyer son neveu l'archiduc Jean assister à ces manœuvres et de solliciter pour ce dernier l'autorisation d'accompagner le tsar à Odessa et en Crimée, puis de s'embarquer pour Constantinople. C'était en fait une mission diplomatique que Metternich allait confier à l'archiduc Jean, mission dont l'objectif était de préserver la paix entre les grandes puissances. Une telle mission était délicate en 1837 car, depuis la proclamation de l'indépendance de la Grèce en 1830, Metternich entendait assurer la Turquie du soutien autrichien afin de contenir les éventuelles visées expansionnistes de la Russie et de préserver l'équilibre internatio-

1. Parmi les personnages le plus souvent rencontrés par l'archiduc d'Autriche à cette occasion figurent le tsar Nicolas I^{er} et les membres de sa famille, le prince Albert de Prusse, le prince Friedrich de Württemberg, le prince de Leuchtenberg, le duc Bernard de Weimar, le ministre Nesselrode et les grands généraux russes.

nal. Mais ce soutien accordé à la Turquie menaçait malgré tout l'équilibre puisque Metternich restait donc favorable à la présence des Turcs dans les Balkans et en Crète. La seconde partie du voyage était consacrée à une rencontre officielle avec le sultan, qui reçut l'archiduc en grandes pompes, et la dernière partie se déroula en Grèce, où la délégation autrichienne devait s'efforcer de gagner l'amitié du roi de Grèce, lequel au demeurant réserva un accueil chaleureux à l'archiduc Jean mais, semble-t-il, surtout à titre personnel. Vu de Saint-Pétersbourg, cette option de Metternich était susceptible d'être jugée incompatible avec l'alliance scellée entre l'Autriche et la Russie depuis 1815 et de créer des tensions sitôt que la Russie voudrait actualiser son intention d'avancer vers le Bosphore. Or, non seulement pour maintenir l'équilibre des puissances mais aussi pour des motifs de politique intérieure autrichienne, Metternich avait plus que jamais besoin de son alliance avec la Russie et de l'appui du tsar : depuis 1830, les turbulences révolutionnaires et les réveils nationaux dans les pays d'Europe centrale constituaient en effet une menace réelle pour l'Empire autrichien.

L'invitation à assister à ces grandes manœuvres de l'armée russe présentait donc un double intérêt pour le gouvernement autrichien en 1837. Sur le plan de la politique intérieure, c'était une occasion d'obtenir la preuve et la confirmation que le tsar continuait à cautionner la politique contre-révolutionnaire que l'Empire autrichien menait depuis 1815 et que les turbulences de 1830 avaient fragilisée². Sur le plan diplomatique, le système de Metternich reposait sur le maintien du *statu quo*, l'Autriche n'ayant pas d'ambitions annexionnistes depuis 1816, de sorte que, même si la partie officiellement diplomatique de son voyage concernait surtout son séjour en Turquie et en Grèce, l'archiduc avait une mission à remplir auprès du tsar et – dans les coulisses des manifestations officielles – il eut l'occasion de s'entretenir à plusieurs reprises avec Nicolas I^{er} ainsi qu'avec des généraux et des diplomates russes. Son récit prouve qu'il s'efforça alors d'adopter le ton diplomatique qui pouvait convenir pour contribuer au maintien de la paix.

Le manuscrit du long journal tenu par l'archiduc durant son périple de 1837 a été conservé dans les archives de la famille Meran

2. Ce fut l'objet de l'entretien que le tsar Nicolas I^{er} avait eu avec l'empereur François I^{er} en 1833 à Münchengrätz en Bohême (Robert A. Kann, *Geschichte des Habsburger Reiches 1526-1918*, Wien, Böhlau, 1982, p. 231).

et de larges extraits en ont été imprimés récemment, en 1998 ³. L'archiduc Jean d'Autriche (1782-1859), sixième des fils de l'empereur Léopold II, était aussi le plus libéral d'entre eux. C'est pourquoi son frère, l'empereur François I^{er}, avait préféré l'éloigner de Vienne et lui confier le gouvernement du Tyrol puis de la Styrie, où ses réformes éclairées ainsi que son mariage avec une roturière, Anna Plochl, fille d'un aubergiste de Bad Aussee, le rendirent extrêmement populaire. C'est en lui que les parlementaires de 1848 trouveront d'ailleurs un personnage dont le très haut rang et l'ouverture d'esprit pouvaient satisfaire tous les camps et qu'ils chargeront d'assumer la charge honorifique de Vicaire d'Empire. Cette aptitude à assumer des missions délicates, l'archiduc l'avait déjà manifestée à maintes reprises, notamment en 1837 quand le prince Metternich, malgré sa méfiance initiale ⁴ envers celui qui avait été l'enfant terrible des Habsbourg, avait conseillé à l'empereur Ferdinand de charger son neveu de cette mission diplomatique auprès du tsar Nicolas I^{er}.

Faisait également partie de l'escorte – outre un médecin, un comptable, un secrétaire, plusieurs officiers, divers serviteurs ⁵ – le capitaine Leopold von Haan qui avait été quant à lui chargé de relater l'expédition à l'intention de l'état-major. Son manuscrit ⁶, déposé aux Archives de la guerre à Vienne, est beaucoup plus bref que celui de l'archiduc ; il est presque intégralement reproduit dans cette édition de 1998. Haan (1806-1879) avait été enrôlé en 1826 dans le corps des cadets commandé par l'archiduc Jean qui repéra rapidement ses talents dans le secteur du génie et de la construction des ponts. Le tenant en haute estime, c'est à lui qu'il confia l'éla-

-
3. *Tagebuch der Reise in das Lager von Wosnesensk, nach Odessa, durch einen teil der Krim, Konstantinopel – Smyrna und Griechenland, vom 22. August bis 21. November des Jahres 1837, mit 3 Bänden, Ansichten und Plänen*, Steiermärkisches Landesarchiv, Graz. Nous traduisons ce manuscrit et celui de Haan à partir de l'édition (préfacée par Franz Harnoncourt-Unverzagt) : Erzherzog Johann & Leopold von Haan, *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837*, hrsg. von Victoria von Haan, Wien und Leipzig, Karolinger, 1998. Le premier tiers est consacré à la Russie, le deuxième à la Turquie et le troisième à la Grèce.
 4. Selon Hans Magenschab (*Erzherzog Johann. Habsburgs grüner Rebell*, Graz, Styria, 1982, p. 328), c'est l'archiduc lui-même qui aurait proposé d'aller en Russie. Toujours est-il qu'à partir de 1835 il fut moins tenu à l'écart de la politique que ne le disent certains manuels.
 5. Il y avait au total six voitures et vingt-six chevaux.
 6. *Tagebuch der Reise eines Offiziers des K. k. Ingenieur-Korps in das im Monat September 1837 im südlichen Rußland versammelte Lager, und von da über Odessa, einen Teil der Krim, Konstantinopel, Smyrna und einen Teil Griechenlands zurück nach Triest. Mit 10 Stück Beilagen.*

boration de la carte traçant le trajet qu'emprunterait la voie du premier chemin de fer transportant le minerai de fer vers les aciéries de Styrie. Haan était aussi féru d'archéologie et de théâtre et il fréquentait les salons.

Nous disposons ainsi de deux sources semi-officielles ⁷. Sachant qu'il sera lu seulement par ses amis et sa famille, l'archiduc Jean use souvent d'un ton intime, rapporte des bribes de conversations de salon, mais se livre également à des considérations dynastiques d'envergure politique ; l'officier d'état-major von Haan écrit, quant à lui, avec professionnalisme et pragmatisme, son compte rendu s'apparente parfois à un manuel de géographie pour militaires, mais il insère également des réflexions caractéristiques d'un lettré qui s'est déjà frotté aux milieux cosmopolites viennois et vénitiens. Les illustrations du voyage sont dues au peintre Thomas Ender, aquarelliste qui avait été engagé pour garder les traces iconographiques des principales étapes, ce qui était conforme aux habitudes de voyage de l'archiduc ⁸ ; outre la Turquie et la Grèce, il a reproduit les paysages et les habitations des environs de Sébastopol ⁹.

En dépit de quelques ajustements nécessités par les propres modifications de trajet et de calendrier opérées par le tsar, l'archiduc Jean effectuera le périple prévu par Metternich. Il part le 11 août et inspecte d'abord des provinces qu'il avait déjà visitées en 1819 – Silésie autrichienne, Moravie et Galicie ; il en connaissait les salines, il note à présent les progrès de l'agriculture, reçoit les administrateurs, les militaires, les autorités ecclésiastiques de toutes les confessions. Il s'afflige de la pauvreté de la population germanophone en Galicie et détaille en revanche les activités et le zèle de la population juive, dont les rites religieux lui inspirent, dit-il, de la mélancolie « à cause de l'aveuglement de ce peuple qui continue d'attendre le Messie ¹⁰ ». Puis il franchit la frontière austro-russe

7. Le ton s'en différencie nécessairement de celui du *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée* d'Anatole Demidoff, qui s'était établi à Paris et avait organisé une expédition scientifique, précisément en 1837 et 1838, dont la relation fut imprimée en 1840-42.
8. Inge Friedl & Karl Friedl, *Der erste Tourist : Erzherzog Johann durch die alte Steiermark*, Graz, Styria, 2003.
9. Ender n'a pu rejoindre la délégation que tardivement : c'est à Bakhtchissaraï que l'archiduc le prie d'effectuer ses premiers croquis. On dispose, pour le camp de Voznessensk, des lithographies d'Auguste Raffet commandées par A. Demidoff.
10. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837*, p. 34. Il s'agit ici d'une formule toute faite car l'archiduc, visitant un mois plus tard la synagogue de Tschufut Kale, en Crimée, s'intéresse à la Thora (p. 100).

après Brody le 28 août, traverse la Wolhynie et la Podolie, visite aussi les colonies militaires russes qui se trouvent sur le trajet et réside successivement à Voznessensk, Odessa et Sébastopol. Il reste au total un peu plus d'un mois en Russie et s'embarque pour Constantinople le 1^{er} octobre 1837. L'archiduc effectuait son second séjour en Russie car il avait rencontré le tsar à Kalisch (Kalisz), en 1835, mais il se montre cette fois particulièrement fier de suivre les traces de son oncle l'empereur Joseph II en allant jusqu'en Crimée ; cette allusion au voyage de Joseph II en 1787 fait écho à la propagande de Metternich qui souhaitait voir perdurer, et en fait réactualiser, les bonnes relations qui avaient existé entre la grande tsarine et l'Autriche des Lumières ; par ailleurs, l'archiduc Jean entend bien ne pas être dupe des « villages de Potemkin ¹¹ ». Il ne cache pas le plaisir qu'il prend à découvrir des régions nouvelles, à observer les Tatars ou à admirer la baie de Yalta. La suite de son trajet se fera sur la « Marianne », bateau à vapeur très moderne dont il est souvent question dans ce texte, car l'Autriche était alors à la pointe du progrès en matière de construction navale ¹².

Au demeurant, la richesse des informations que ces deux voyageurs fournissent sur les populations et les lieux est limitée du fait de la brièveté de leur séjour. Ces deux manuscrits ne peuvent pas se comparer à d'autres textes plus conséquents, comme ceux de Custine, de Dubois de Montpéreux ou de Haxthausen ¹³ que l'archiduc Jean et son entourage n'ont pas utilisés d'autant que ces textes-là ont été publiés après leur voyage et étaient de surcroît destinés au grand public ¹⁴, à l'inverse des manuscrits dont il est question ici. Cependant, s'adressant à un public restreint et défini, les relations de l'archiduc et de Haan reposent sur l'alternance d'amu-

11. Voir sa correspondance avec Metternich citée par Hans Magenschab, *Erzherzog Johann*, p. 329-332, et ses lettres éditées dès la fin du XIX^e siècle par Anton Schlossar.

12. Herbert Dachs (Hrsg.), *Politik in Österreich : das Handbuch*, Wien, Manz, 2006, p. 27-30, avec une abondante bibliographie thématique.

13. Franz Ludwig Haxthausen avait parcouru les territoires lituaniens en 1837, il séjourna ensuite à Moscou en 1843 et 1844. Ses notes de voyage parurent en allemand et en français entre 1847 et 1852. Haxthausen était un conservateur westphalien qui accorda une attention particulière à la paysannerie, à son caractère censé incarner l'âme russe, aux origines du servage et à la culture populaire. Voir à ce sujet Gerd Voigt, *Rußland in der deutschen Geschichtsschreibung 1843-1945*, Berlin, Akademie-Verlag, 1994, p. 13, 30, 41.

14. Il est souvent affirmé que la relation de Haxthausen, lue et appréciée par le tsar Nicolas I^{er}, aurait été commanditée pour répliquer aux critiques de Custine (voir Claude de Grève, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. XXX et sq.).

santes anecdotes et de graves considérations – diplomatiques chez l'archiduc, militaires chez Haan –, de remarques assez effrontées et de subtiles allusions aux enjeux politiques. Cette curieuse alternance constitue non seulement la spécificité de ces textes mais elle en assure même la cohérence profonde et révèle la singularité des opinions de ces deux auteurs.

À certains égards, ces deux manuscrits sont relativement traditionnels. Tout d'abord parce que les deux auteurs avaient pu se documenter avant leur départ, car les territoires qu'ils traversent étaient connus du public germanophone, l'histoire et la géographie de la Russie étant traitées dans de nombreuses relations de voyage depuis que Pierre le Grand et Catherine II avaient fait venir des savants allemands à Saint-Petersbourg ; outre les diplomates, les géographes et les historiens avaient également contribué à informer les lecteurs ¹⁵. On peut citer à titre d'exemple la géographie d'Anselm Desing, bénédictin bavarois, dont le tome IV, paru en 1747, était consacré à la Russie, ou bien la revue éditée par l'historien August von Schloezer, universitaire de Göttingen, qui avait séjourné en Russie, accueillait des étudiants russes à Göttingen, et dont les publications accréditaient l'image d'une Russie éclairée et influencée par l'*Aufklärung* allemande. C'est encore cette image qui ressort de nombreux passages figurant dans les notes de voyage de l'archiduc et de son officier. Ensuite parce que, dans le premier tiers du XIX^e siècle, la vogue des voyages en Russie avait perduré notamment parmi les scientifiques allemands, par exemple chez les numismates ou les byzantinistes, même si l'influence culturelle germanique avait quant à elle diminué en Russie ¹⁶. Ce voyage de 1837 se situe à une époque où l'histoire de la Russie était tout particulièrement à l'ordre du jour en Autriche comme dans le reste de l'Europe : chez les historiens, les scientifiques, les gens de lettres « émergent des opinions nuancées, entre russophobie et russophilie ¹⁷ ». L'archiduc Jean et son entourage témoignent, comme les voyageurs contemporains, d'une curiosité et d'une admiration teintées d'une crainte indéniable.

Ces deux manuscrits échappent en revanche à deux autres courants alors en vogue : on n'y décèle ni le penchant aux éloges dithy-

15. Gerd Voigt dénombre environ 70 auteurs germanophones ayant décrit la Russie au XVIII^e siècle (*Rußland in der deutschen Geschichtsschreibung*, p. 14).

16. Voir les analyses de Gerd Voigt, par exemple sur l'ouvrage de Wilken, paru en 1829, *Verhältnisse der Russen zum Byzantinischen Reich* (p. 33 et sq.).

17. Claude de Grève, *Le voyage en Russie*, op. cit., p. xxix.

rambiques dans la veine romantique d'un Kotzebue ou d'un Baader¹⁸ ni l'annonce des critiques virulentes telles qu'elles se déchaîneront durant le *Vormärz*¹⁹. Cela peut surprendre dans la mesure où, à l'époque de la Restauration, l'Autriche²⁰ n'était pas restée indifférente au courant impulsé par Görres et Novalis, courant qui était favorable à une Russie censée incarner le programme des ultraconservateurs, s'efforçait de remonter à des origines chrétiennes communes et avait connu une recrudescence au lendemain des événements de 1830, lorsque la religion fut utilisée pour donner une légitimité supplémentaire aux principes de la Restauration fixés lors du Congrès de Vienne et pour mieux combattre la montée des revendications libérales voire démocratiques des années 1830. Or l'archiduc Jean et Leopold von Haan semblent avoir eu des sympathies personnelles pour le libéralisme dans sa variante réformiste mais ils n'en restaient pas moins profondément attachés aux traditions dynastiques. Leur perception des réalités militaires et de la politique extérieure russes les a amenés à exposer cette conception d'un arrière-plan culturel, conservateur et œcuménique qu'ils ont observé durant quelques semaines.

EXERCICES MILITAIRES EN TEMPS DE PAIX

Étant donné la nature de l'invitation, ce sont les pages concernant la tactique militaire des armées russes que l'on s'attend à trouver au premier plan de ces deux relations de voyage. C'est effectivement le cas chez Leopold Haan, dont les indications topographiques, le dénombrement des forces en présence, l'analyse du déploiement des soldats sont un chef d'œuvre de précision. C'est aussi le cas chez l'archiduc, qui avait été nommé Feldmarschall en 1836 et dont le passé militaire était placé sous le signe du patriotisme puisqu'il avait commandé, à l'époque des guerres de coalition, un important régiment, avait vaillamment combattu à

-
18. Outre les travaux du germaniste français Eugène Susini sur la perception de la religion orthodoxe russe par Franz von Baader, on peut citer l'article d'Ernst Benz, « Franz von Baader und Kotzebue. Das Rußlandbild der Restaurationszeit », *Akademie der Wissenschaften in der Literatur in Mainz*, 1957, p. 62-99, et la thèse de Harald Heppner, *Das Russlandbild in der öffentlichen Meinung Österreichs 1848-1856*, Graz, Historisches Institut der Universität Graz, 1975.
 19. Voir les critiques du régime tsariste par des voyageurs comme May en 1829 ou Custine en 1839.
 20. Nous parlons ici davantage de l'Autriche que de la Confédération germanique dans la mesure où les deux acteurs principaux, l'archiduc Jean et Leopold von Haan, raisonnent en fonction de l'institution militaire qui ne dépendait que de Vienne.

Hohenlinden et Wagram et pris ouvertement le parti du héros tyrolien Andreas Hofer contre Napoléon.

Pour l'archiduc et surtout pour Haan, le fait d'observer les forces militaires de la Russie offrait la possibilité d'actualiser leurs connaissances et d'affiner leurs réflexions sur l'organisation de l'armée et son coût ; ces exercices militaires en temps de paix permettaient de faire des observations qui ne leur coûtaient rien et n'auraient guère été envisageables en Autriche, car les difficultés financières de l'Empire autrichien avaient exigé la restriction des dépenses militaires ²¹. Ainsi donc, alors que les effectifs militaires de la Russie se montaient en 1835 à 874 000 soldats, l'Autriche n'en comptait que 271 000, à savoir moins que la Grande-Bretagne et que la France. L'admiration que l'archiduc et Haan portent à l'armée russe était donc prévisible et l'accent est alors mis sur le nombre des soldats russes en présence. Il ne s'agit pas pour eux d'assister à la préparation d'une guerre mais d'envisager, en examinant des régiments dont le prestige était immense, les réformes balistiques ou tactiques applicables en Autriche. La Russie passait pour être sur ce point un modèle.

Haan commence par faire une description élogieuse des colonies militaires administrées par le général de Witt ²², de la logique et de l'efficacité qui y président : rentabiliser les terres jusqu'alors utilisées par les paysans comme de simples pâturages, assurer l'approvisionnement des soldats, occuper les invalides, convenir aux grands propriétaires qui étaient réticents à se séparer d'un plus grand nombre de serfs, contenter les jeunes paysans qui restaient 15 ans sous les drapeaux et, s'ils servaient dans les colonies, habitaient près des fermes familiales. Malgré tout, le bilan ²³ de Haan est mitigé :

Le gouvernement, grâce à ces colonies, dispose d'une cavalerie composée de soldats jeunes, formés d'emblée au service militaire, sans que cela entraîne de faux-frais et sans que les recrutements ne lèsent les intérêts des particuliers. L'inconvénient est que cette importante force militaire, qui est presque indépendante du gouvernement, forme une entité séparée du reste de l'État et pourrait causer de grands embarras au gouvernement si elle était induite en erreur par des esprits malfaisants et calculateurs.

Cet aspect négatif de la colonisation militaire russe atténuée considérablement les aspects qui en semblaient positifs et pourrait, à y réfléchir davantage,

21. Ce fut la situation de 1830 en 1880, voir Herbert Dachs (Hrsg.), *Politik in Österreich*, op. cit. p. 59.

22. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837*, op. cit., p. 65-72.

23. *Ibid.*, p. 70.

contredire l'impression globale que devrait inspirer l'immensité de l'actuelle armée russe, d'autant que l'expérience nous a enseigné que ses performances ne sont en définitive que très ordinaires.

Les réserves exprimées par cet officier résultent de ses repères proprement autrichiens. Si Haan semble en effet bien informé de la situation du recrutement en Russie, s'il admet les avantages économiques et sociaux des colonies dans un système de servage, il présente en revanche le risque que l'armée ne devienne un État dans l'État, autrement dit il prend ses distances parce qu'il raisonne en fonction de ce qu'il connaît et que sa conception du patriotisme, très proche de celle de l'archiduc Jean, l'incite à placer au premier plan la raison d'État et à se défier de groupes de pression. Au bout du compte, c'est précisément le maintien du servage (qui avait été aboli dans les possessions des Habsbourg par l'empereur Joseph II) qui semble alors être la cause empêchant la modernisation de l'armée russe²⁴. La sévérité de Haan, ici peu explicite, est confirmée par le reste de sa description des grandes manœuvres : ses propos sur le régiment commandé par le tsar, en particulier sur le travail de ses pontonniers, sont si critiques que le lecteur, rétrospectivement, peut déceler dans ces pages la chronique d'un échec annoncé, l'exercice tel qu'il est observé par Haan ne pouvant que déboucher sur la défaite de ce régiment. L'archiduc Jean, quant à lui, note qu'il s'en remet au rapport rédigé par ses accompagnateurs sur les colonies militaires, en d'autres termes il renvoie à Haan ; mais il observe lui aussi attentivement le déroulement des manœuvres, son bilan étant plus favorable au tsar dont il loue les talents de meneur d'hommes : le tsar, à l'issue des manœuvres, fait chanter tous les dragons et les hussards « en manière de conciliation pour mettre un terme au mécontentement et aux récriminations²⁵ ». L'archiduc donne donc une tournure plus politique à cet entraînement militaire en période de paix.

CES MANŒUVRES OÙ L'ON DANSE : LA SOCIABILITÉ DANS L'ENTOURAGE DU TSAR

La vision sélective de Haan résulte de positions qui se veulent à la fois rationnelles et délibérément occidentales. Il livre des considérations techniques utiles qui ne surprennent pas sous la plume d'un haut gradé militaire : si le lecteur cherche des renseignements

24. Voir Herbert Dachs (Hrsg.), *Politik in Österreich*, op. cit., p. 62.

25. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837*, op. cit., p. 65.

sur l'état des routes et le prix des auberges, sur le nombre des soldats, le nom des arbitres ou la configuration des terrains sur lesquels se déroulaient les exercices militaires, c'est dans le compte rendu du capitaine Leopold von Haan qu'il les trouvera. Ce dernier apprécie par exemple la modicité des tarifs et la rapidité des transports en Russie, où l'on ferait galoper les chevaux sans interruption d'un relais à l'autre. Hormis ce genre de considérations, Haan porte beaucoup de jugements qui, bien qu'adroitement formulés, manifestent la propension de cet auteur à n'apprécier que ce qui relie la Russie à la culture européenne. Si bien que, même quand il émet un jugement favorable, il s'emploie à justifier sa satisfaction par des causes externes. Si le groupe des officiers autrichiens est bien reçu à Dubno, c'est que « la noblesse de Wolhynie et de Podolie, globalement, semblerait plus austrophile que russophile », écrit Haan ; ou encore, si le parc aménagé à Uman par le comte Alexandre Potocki incitait les visiteurs étrangers à être « trop élogieux », ce serait parce que cet îlot de verdure et d'artifices apporte une diversion au milieu d'une vaste plaine morne et sablonneuse ²⁶. Ou bien, résumant ses impressions sur la Crimée et contemplant les vergers plantés dans la péninsule annexée par la Russie en 1783, Haan fait preuve de chauvinisme : « Les versants méridionaux sont la partie la plus fertile et la plus pittoresque de la péninsule, bien que ces régions ne puissent pas impressionner quelqu'un qui connaît la Haute Autriche, la Styrie, le Tyrol et la Suisse et se mesurer à leur beauté et à leur fertilité ²⁷. » Ce repli sur sa patrie d'origine et sur des pays germanophones vient-il compléter la déception et l'agacement qu'il avait éprouvés dans les colonies et lors des manœuvres ? Cette frilosité intellectuelle et culturelle, cette froide distance rapprocheraient-elles Haan du camp libéral, hostile à une Russie considérée comme le haut lieu de l'ultraconservatisme, ou bien au contraire du camp des philosophes romantiques légitimant le courant contre-révolutionnaire ? La réponse nous semble se situer ailleurs : Haan représente plutôt un courant conservateur et patriotique. Rationnel et moderne dans le domaine du génie, des techniques et de l'administration militaires, il reste proche des auteurs qui avaient diffusé l'image d'une Russie prétendument asiatique, fortement inégalitaire, dont les visées hégémoniques inquiétaient l'Autriche. Sa satisfaction face à l'austrophilie de la noblesse de Wolhynie et de Podolie peut être imputable aussi bien à un crypto-libéralisme, qui

26. *Ibid.*, p. 38 et 39.

27. *Ibid.*, p. 122-123.

impliquerait une critique de la répression du soulèvement polonais par la Russie ²⁸, qu'à la méfiance suscitée par le panslavisme émergent. L'acrimonie de Haan qui tend à minimiser les beautés des paysages du seul fait qu'elles ont été vantées par la majorité des autres voyageurs, à Uman ou en Crimée – dont la fertilité est joyeusement appréciée par l'archiduc qui vante les saveurs, les couleurs, la productivité locales – pourrait aussi traduire son irritation de voir croître en Autriche l'influence de l'opinion publique par le biais du succès de la littérature de voyage auprès du grand public. Dans son rapport, Haan s'efforce de livrer une image de la Russie échappant aux influences idéologiques romantiques ou touristiques, et il illustre le point de vue d'une élite réformatrice et pragmatique.

Les expériences de l'archiduc Jean conduisent à des conclusions plus nuancées dans la mesure où elles sont aussi étroitement dépendantes des pratiques de la sociabilité durant ces manœuvres et dans l'entourage du tsar. Sa propre conception de la sociabilité, comme il l'avait déjà amplement démontré aux Styriens et à maintes reprises confirmé lors de ses voyages précédents en Autriche et en Europe, était caractérisée par son ouverture d'esprit, par sa curiosité et son intérêt pour les milieux populaires. Cet individualisme ne l'empêche pourtant pas d'assumer les obligations qui découlent de ses origines dynastiques et le relie à un environnement social privilégié. Ce qui l'emporte tout au long de ce journal-ci est une spontanéité qui nous fait découvrir des scènes de genre que Haan ne décrit pas, mais les limites en sont, ponctuellement du moins, un certain dilettantisme ²⁹, une relative désinvolture, un penchant pour des traits d'esprit commodément proposés en guise de conclusion à des situations qui sembleraient graves. La chronique de la défaite du régiment du tsar dont nous avons vu qu'elle se termine par des chansons dans le récit de l'archiduc alors qu'elle suscitait un scepticisme lourd de conséquence chez Haan en est un exemple. L'écriture parfois primesautière de l'archiduc accompagne son souhait de se libérer des conventions afin de réaliser des réformes utiles à tous et elle l'apparente à son oncle Joseph II. Quand il dit être fier de suivre jusqu'en Crimée les traces du célèbre empereur, c'est une affirmation que nous devons interpréter au sens propre et au sens figuré.

28. Cette critique de la « férule de fer » du tsar en Pologne figure dans la correspondance de l'archiduc, voir Hans Magenschab, *op. cit.*, p. 329.

29. Voir aussi l'utilisation des écrits de l'archiduc par Günther Nenning, *Erzherzog Johann. Mythos und Wirklichkeit*, Wien, Österreichischer Bundesverlag, 1982.

On ne s'étonnera donc pas de noter que ce journal renouvelle l'image assez stéréotypée que le public autrichien pouvait avoir de la société russe s'il s'en tenait aux textes les plus connus. Tout d'abord parce que l'archiduc n'a nulle prédilection pour un environnement guindé et qu'il ne se départit pas, toutes proportions gardées étant donné sa situation, d'un certain anti-conformisme. Certes, il côtoie les personnalités du plus haut rang ³⁰, mais c'est en fonction de leurs qualités personnelles qu'il les juge et recherche – ou fuit – leur compagnie. Avec une sincérité émouvante, il exprime sa reconnaissance pour l'intérêt que le couple impérial semble porter à son épouse Anna. Il éprouve de l'affinité pour la princesse Hélène, fille du duc Paul de Wurtemberg, épouse du grand-duc Michel et belle-sœur du tsar ; le 12 septembre, il croise « la princesse Hélène et ses frères » et « bavarde une heure avec cette princesse qui est extrêmement spirituelle ³¹ » ; il croit déceler chez elle un « tempérament propre à l'Allemagne du Sud », ce qui le comble de joie et signifie sous sa plume qu'elle ne masque pas ses sentiments et reste attachée à sa famille. Jean se lie aussi d'amitié avec Friedrich von Wurtemberg, le frère de cette grande-duchesse, présent lors des manœuvres de 1837. Au contraire, à l'issue d'un concert et d'une soirée passée avec 130 autres invités chez la comtesse Nareskin à Voznessensk, il avoue :

Je ne me sentais pas à mon aise – et pensais : pauvre bougre, tu es comme une plante exotique dans une serre où tout est bien ordonné ; tu n'as rien à faire, toi, au milieu de ces échanges de formules creuses, de compliments joliment tournés, de bons mots et de futilités – ce qui te convient à toi, c'est d'agir, de produire, d'être utile, ta place n'est pas dans ce beau monde. Et je songeai avec nostalgie à mes montagnes, à mon travail, à ma paisible demeure [...]. Je revins plus tard à l'intérieur pour prendre un rafraîchissement, rencontrai Orlov et de Witt, et nous eûmes une intéressante discussion à propos de la désastreuse politique que mène l'Angleterre vis-à-vis de la Turquie ³².

Cet aveu, récurrent durant ce séjour en Russie ³³, est caractéristique de la position adoptée par l'archiduc : d'un côté, il désapprouve l'oisiveté de ces milieux aristocratiques, et il le déclare sans

30. Sur les relations entre ces deux dynasties, voir notamment Detlef Jena, *Die russischen Zaren in Lebensbildern*, Graz-Wien, Styria, 1996.

31. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837*, op. cit., p. 59.

32. *Ibid.*, p. 53.

33. Quand il arrive à Bakhtchissaraï, les braves gens qui l'hébergent lui offrent « du bon thé russe », du lait de chèvre et une pipe que l'archiduc s'allume lui-même ; cet environnement le dépayse, d'autant qu'il ne comprend pas le russe et que son interprète estonien n'est pas encore arrivé, ce qui lui inspire une fois encore une bouffée de nostalgie (*ibid.*, p. 93).

tenir compte du rang et du titre ; d'un autre côté, il reprend le sens de ses responsabilités et n'est plus du tout agoraphobe sitôt qu'il s'agit de défendre les intérêts collectifs autrichiens.

Il ne cache pas son amusement à pouvoir côtoyer des milieux relativement variés, à décrire son logement et l'hospitalité des habitants même s'il ne comprend pas le russe, à partager l'inconfort des bivouacs, à rire de bon cœur avec ses officiers. Il ne boude pas le spectacle de jeunes paysannes en costume folklorique aux environs de Brody et sait aussi se montrer galant auprès des « Autrichiennes de Galicie mariées à des Russes ³⁴ » ; il danse françaises et mazurkas, va écouter l'opéra italien et les pièces jouées par des troupes russes et françaises, mais il n'aime pas les vaudevilles français, affirmant : « Ce genre de représentations ne m'a jamais plu, c'est un tissu de futilités, avec de la musique médiocre et des chants médiocres ³⁵. » Il a plaisir à raconter les moments qu'il passe chez les coiffeurs locaux. On devine par exemple le léger frisson qu'il s'offre en allant se faire tailler la barbe par un Tatar :

Il retroussa ses manches, me couvrit d'une belle serviette devant et m'en attacha une autre derrière, puis il m'enduisit généreusement d'un savon à l'huile. Il portait en bandoulière sur le ventre une longue lanière sur laquelle il aiguillait très souvent la lame du rasoir qui ressemblait à une épaisse plaque de fer épais. Pour finir, il me rinça l'ensemble du visage ³⁶.

Enfin, conformément à des compétences qu'il avait jadis développées en Angleterre lors d'un voyage qui avait relevé de l'espionnage industriel et lui avait inspiré ses améliorations de l'infrastructure en Styrie, l'archiduc se comporte en économiste avisé. Parlant aux négociants de la ville de Mykolaïv, il leur vante les produits fabriqués en Autriche et, de fait, en Styrie : scies, pioches, faux, clous. Plus tard il s'entretient à ce sujet avec l'ambassadeur d'Autriche afin de mettre en place des échanges commerciaux. Très au fait des données économiques, l'archiduc Jean insiste sur la nécessité de faire participer ces régions de Russie aux avancées commerciales et financières que l'Autriche connaît durant ces années 1830-1840 ³⁷. Peut-être est-il sur ce point aussi un dis-

34. *Ibid.*, p. 65.

35. *Ibid.*, p. 59.

36. *Ibid.*, p. 107.

37. Othmar Pickl, « Verkehr und Handel » in Grete Klingenstein (hrsg.) *Erzherzog Johann von Österreich. Beiträge zur Geschichte seiner Zeit*, Graz, Styria, 1982, p. 348 ; Thomas Nipperdey, *Deutsche Geschichte 1800-1866. Bürgerwelt und starker Staat*, München, Beck, 1998, p. 340.

ciple de son oncle Joseph II qui avait promulgué le 12 novembre 1785 une patente réglant le commerce entre la Russie et l'Autriche.

La saison des manœuvres militaires n'a donc rien modifié dans les habitudes et la pratique de la sociabilité de l'archiduc, même s'il s'est plié aux attentes de ses hôtes impériaux. Mais, à l'intérieur du récit de ces échanges plus ou moins mondains, nous pouvons aussi découvrir l'aspect qui est probablement le plus enrichissant et le plus original du texte de l'archiduc Jean, celui qui fait pénétrer dans les coulisses de la diplomatie, dans la mesure où ces notes de voyage permettent d'observer comment se pratiquait au jour le jour l'application des consignes diplomatiques de Metternich en Russie. L'interprétation de ce volet diplomatique du document est au demeurant assez complexe, car l'archiduc ne procède ici que par allusions.

UN DIPLOMATE SUR LA DÉFENSIVE

L'archiduc respecte les consignes metternichiennes qui avaient pour objectif de préserver l'équilibre des puissances : d'un bout à l'autre, le trajet suivi tenait compte de l'importance accrue de l'Empire ottoman dans les relations internationales. La position de l'Autriche, dans les années 1830-1850, consistant à consolider sa solidarité avec la Russie, l'archiduc avait déclaré à de Witt et Orlov qu'il désapprouvait les positions anglaises, nous l'avons vu ; même si ses notes ne donnent pas de plus amples détails, il est vraisemblable que la conversation a porté sur le traité d'Hünkâr-Iskelessi que l'ambassadeur Orlov avait réussi à conclure avec le sultan en 1833 et qui était critiqué par l'Angleterre, Lord Palmerston se prononçant en faveur du maintien de l'Empire ottoman dans ses frontières actuelles, ce qui ne pouvait qu'irriter la Russie et l'Autriche³⁸ en raison de la présence des Ottomans dans les Balkans. Mais le maintien du *statu quo* supposait que les diplomates autrichiens calmaient le jeu et c'est précisément ce calme que l'archiduc s'efforce d'insuffler au tsar.

Concrètement, cela exigeait de la part de l'archiduc d'adopter une attitude défensive. On devine qu'il botte en touche, en quelque sorte, sitôt que le tsar lui pose des questions qui pourraient devenir délicates. Sans jamais afficher une position nettement tranchée, il semble toujours avoir écouté respectueusement le discours du tsar sans que rien ne puisse encourager ce dernier à passer à l'acte et à

38. Thomas Nipperdey, *ibid.*, p. 623 et 772.

agresser la Turquie. Par exemple, quand Nicolas I^{er} lui demande des nouvelles de l'archiduc Charles, Jean s'en tire par une boutade en affirmant que son frère n'a pas changé ; on comprendra la sagacité de l'archiduc en songeant que Charles jouissait d'un grand prestige militaire depuis sa résistance à Napoléon et sa victoire à Aspern, et que c'est probablement pour ce motif que Metternich ne lui avait pas confié en 1836 le haut commandement des armées, alors que Charles l'aurait souhaité. En outre, loin d'avoir cherché à manipuler les souverains présents les uns contre les autres durant les grandes manœuvres, l'archiduc a noué des liens amicaux avec plusieurs d'entre eux, créant une constellation sociale qui, au fond, reflétait la triple alliance telle qu'elle se vivait au quotidien.

Garder une position défensive ne relevait nullement de l'immobilisme, cela requérait au contraire une mobilité et une attention de tous les instants. Les consignes de Metternich exigeaient de la part de ses émissaires beaucoup de souplesse et les tactiques restaient à la discrétion des acteurs. Une des réflexions de l'archiduc après une conversation avec l'ambassadeur Carl Ludwig Ficquelmont en est symptomatique :

En vérité, la tâche de Ficquelmont n'est pas de tout repos car, dans cet Empire, il est difficile de savoir quelle attitude adopter aussi bien vis-à-vis des hommes que vis-à-vis des femmes, si bien qu'il faut être constamment sur le qui-vive afin que rien ne vous échappe, afin de ne rien rater, de trouver le moment opportun pour prévenir ou écarter ou agir ³⁹.

L'archiduc rapporte que l'ambassadeur s'acquitte excellemment de cette tâche, si fatigante et astreignante soit-elle. Cette réputation d'habileté vaudra au comte Ficquelmont la reconnaissance de Metternich, puis, lors de la révolution de 1848, l'honneur de présider le Conseil des ministres à Vienne et d'être un éphémère ministre des Affaires extérieures. La pertinence de l'analyse que l'archiduc fait ici est d'ailleurs confirmée par les lettres que l'ambassadeur adressait directement à Vienne dans lesquelles il dit redouter Nicolas I^{er}, ses sautes d'humeur, son irritabilité, et éprouver autant de crainte que de respect. Citons à titre d'exemple un souvenir dont Ficquelmont fit part, plus de dix ans plus tard, à Buol, successeur de Metternich. Ficquelmont raconte qu'il avait été reçu en audience par le tsar qui, de retour de Berlin, « était plein d'impatience sur les affaires de Turquie » ; l'ambassadeur comprend que toute conversation sur ce sujet aurait induit à « accepter la base » d'un partage de la Turquie, et il rapporte : « Ne voulant engager d'aucune

39. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837, op. cit., p. 71.*

manière le cabinet de Vienne j'eus le courage de m'abstenir ; je résistai à ma propre curiosité, sachant bien que des confidences trop entières ont le danger de mener souvent ceux qui les font, comme ceux qui les reçoivent plus loin que tous deux ne veulent aller ⁴⁰. » La scène se situe en 1839 mais la prudence diplomatique que l'archiduc et l'ambassadeur montraient aussi en 1837 correspond à celle dont Ficquelmont garde le souvenir.

Outre cette prudente réserve, l'archiduc Jean tient à apporter la preuve qu'il est possible de construire des relations pacifiques entre la Russie et la Turquie. Moins craintif que Ficquelmont, l'archiduc ne tarit pas d'éloge sur la personne de Nicolas I^{er} dont le caractère garantit selon lui « qu'il souhaite sérieusement préserver la paix, contenir les ambitions des Russes et encore longtemps exercer le pouvoir ⁴¹ ». Visitant aux côtés du tsar la mosquée de Bakhtchissaraï, il rapporte que le mufti a prononcé « la prière pour le tsar » et que ce dernier a ensuite conversé avec le mufti Ulemas. Selon l'archiduc, cette population musulmane serait « très bien traitée par le tsar » et, depuis qu'il n'y a plus de conflit avec l'Empire ottoman, le comportement de ces musulmans serait « irréprochable » envers le tsar ⁴² ; en somme, la pacification serait possible sur la base d'efforts réciproques.

Il transforme enfin le fait même de voyager en une entreprise diplomatique. Son déplacement à travers la Russie méridionale lui permet de s'informer sur la diversité culturelle et, plus encore, de plaider en sa faveur. Il signale la confession des églises qu'il visite, sans jamais pour autant souligner les divergences entre rite oriental et Église latine, ce qui manifeste son souci de ne pas réveiller de crise entre les deux rites et de ne pas raviver une querelle religieuse qui masquerait des intérêts politiques. Le fait de donner des détails d'abord sur les possessions méridionales des Habsbourg puis sur les territoires russes suggère sous sa plume la parenté de ces deux Empires au niveau du principe de la multi-nationalité ; alors que le capitaine Haan notait narquoisement que la noblesse locale était plus favorable au régime de Vienne qu'au système tsariste, l'archiduc, quand il ébauche les caractéristiques des diverses populations

40. *Österreichische Akten zur Geschichte des Krimkrieges, Band 1, 27. Dezember 1852 bis 25. März 1854*, bearbeitet von Ana Maria Schop Soler, München - Wien, Oldenbourg, 1980, p. 154 (Ficquelmont écrit en français).

41. *Eine russisch-türkische Reise im Jahre 1837, op. cit.*, p. 61.

42. *Ibid.*, p. 94.

de ces contrées, pourrait suggérer que toute modification risquerait de nuire aux intérêts aussi bien russes qu'autrichiens.

Enfin, un argument souvent avancé à la cour de Vienne depuis 1830 consistait à rappeler qu'un conflit avec la Turquie attiserait les revendications révolutionnaires, donc déstabiliserait toutes les monarchies. C'est pourquoi l'archiduc signale toutes les occasions où il a vu la population acclamer le tsar, assimilant une telle manifestation à l'expression d'un patriotisme qui serait garanti par la personne du souverain et par le respect envers la dynastie. Ces acclamations le fascinaient-elles parce qu'elles entretenaient des illusions et répondaient à sa propre foi en la légitimité dynastique ? C'est possible car, en réalité, l'avenir inquiétait l'archiduc Jean, comme cela se manifeste au moment où il prend congé de Nicolas I^{er} :

Le grand-duc me serra dans ses bras et surtout le tsar ; je le priai de veiller à sa santé et de prendre soin de sa personne. Il me dit de faire moi aussi attention à Constantinople, à cause de la peste. Notre adieu fut cordial, amical, nous étions très émus. Je lui recommandai Lieven, l'accompagnateur qui m'avait été attribué, en lui exprimant ma gratitude, nous nous prîmes les mains, nous nous contemplâmes longuement, agités de toutes sortes de pensées, ce sont là des échanges d'âme à âme, il dit que nous nous comprenions parfaitement – voilà comment nous nous séparâmes, j'étais bouleversé⁴³.

Alors que sa correspondance à Metternich insiste sur la méfiance à observer et le risque qu'il y aurait à ce que l'Autriche déclare la guerre à la Russie, cette mise en scène-ci renferme toute une vision de l'histoire dynastique. À décrypter cet échange de regards, le tsar choisirait les mêmes instruments que l'Autriche, à savoir la solidarité dynastique, la limitation des ambitions, le respect des traités signés. Le ton pathétique, la syntaxe hachée, la dramatisation de la scène soulignent que, tout en étant conscient de la nécessité des réformes, l'archiduc ne concevait de sécurité que dans le régime monarchique et dans le respect de la légitimité dynastique tels que la Russie continuaient à les représenter. Malgré l'accolade du tsar, l'émotion de l'archiduc trahit également la faiblesse de l'Autriche qui reste sous la tutelle de la Russie, tout comme d'ailleurs la décision de Metternich d'envoyer une délégation et d'organiser cette rencontre avec le tsar pouvait le signifier depuis le début. Ce ne sera que lors de la guerre de Crimée que l'Autriche tentera de se libérer de cette tutelle et songera à se tourner vers l'Angleterre et la France.

43. *Ibid.*, p. 122.

La position de ces deux témoins est donc singulière : bien qu'ils encouragent la politique extérieure de Metternich et que leurs catégories administratives et culturelles restent celles de leur milieu d'origine, ils ne sont pas conformistes et leurs concessions aux formules convenues sont rares. L'archiduc est d'esprit curieux mais ne se départit pas de sa nostalgie pour sa petite patrie styrienne, le capitaine Haan est plus réticent à s'enthousiasmer, plus sceptique, moins sentimental. Leur entreprise diplomatique a été réussie, à court terme du moins : la solidité de l'amitié entre Russie, Prusse et Autriche, entretenue avec une certaine sentimentalité par les acteurs de 1837, se confirma lors de la conférence de Vienne en 1839. La délégation envoyée auprès de Nicolas I^{er} aura du moins réussi à gagner du temps puisque la guerre de Crimée n'éclatera que plus de quinze ans après le passage de l'archiduc. Tout incite à conclure que, jointe à leur culture et à leur sensibilité personnelles, l'expérience politique et militaire des personnalités qui se retrouvèrent en 1837, a contribué à préserver les bonnes relations diplomatiques.

La Crimée, que la Russie possédait depuis 1783/84, est traitée par l'archiduc comme un laboratoire démontrant comment le *statu quo* pouvait être préservé : en tolérant l'exercice de tous les cultes, en incitant au respect mutuel des confessions, en sollicitant l'hommage à la personne du souverain. Les conversations facilitées par l'invitation du tsar auraient prouvé que la paix ne consisterait pas seulement à protéger les intérêts de chaque État, qu'elle ne résulterait pas uniquement de calculs machiavéliques, mais qu'elle se construirait aussi au moyen des contacts entre particuliers. À côté d'une prudence et d'une réserve qu'il savait de rigueur pour la diplomatie autrichienne, l'archiduc a estimé pouvoir confier au tsar ses appréhensions et ses espoirs lors de cette rencontre dans le Midi de la Russie.

Université de Toulouse-Le Mirail